

TEXTES ECRITS POUR LA REVUE

OPUSCULE



Des Années 70 aux Confins des Années 20



MICHEL BOURDEAU ARCHITECTE - Septembre 2020

•

Commencer des études d'architecture en 1971 c'est avoir 20 ans dans une France Pompidolienne et post-Gaullienne.

Il y a déjà 25 ans que la guerre est finie. Beaucoup a été fait: les reconstructions régionalistes à l'identique (Saint-Malo, La Rochelle); les projets rationalistes modernes (Le Havre, Marseille Vieux-Port); un bâtiment révolutionnaire (Unité d'Habitation de Marseille); les fantaisies (Nuages de Aillaud, Choux de Grandval...).

Pompidou aime plus les machines roulantes que de Gaulle, amoureux lui des bateaux, des avions et des chars. Après le boulevard périphérique: les voies sur berges à Paris. Et des projets de tours d'habitation, beaucoup de tours: plus de 70 programmées pour Paris.

Plus une radiale autoroutière pour desservir la Tour Montparnasse depuis la Porte d'Orléans.

Pour libérer du foncier, on a détruit pas mal: les Pavillons Baltard, les anciens entrepôts de La Villette, les usines Citroën et le Veldiv, l'ancienne Gare de la Bastille, la prison de La Roquette, nombre de bâtisses ouvrières insalubres des arrondissements faubouriers des onzième et treizième arrondissements.

En 1965 en Ile-de-France, puis autour de plusieurs grandes villes françaises en 1970, sont décidées la planification et la construction des villes nouvelles. Après avoir logé au chemin-de-grue, on veut maintenant loger moins systématiquement, plus urbainement. C'est dans ces territoires d'expérimentations architecturales que nombre des enseignants des écoles d'architecture post-68 feront leurs premières armes durant la décennie 70.

L'arrivée au pouvoir de Giscard d'Estaing en 1974 amplifiera ce retour à la ville historique savamment entretenu par ceux-là même qui s'affichaient comme les héritiers de Mao et de tous les communismes mis en oeuvre depuis 1917. C'était oublier un peu vite Melnikov et El Lissitzky.

Giscard veut une architecture à la française pour Paris et appelle Riccardo Bofill, co-auteur quelques années auparavant du génial projet pour Evry 1 conçu avec l'AUA en 1971.

Le vent a tourné à 180° et Bofill redessine le Trou des Halles. Mais la guerre entre les gaullistes et les centristes libéraux conduira Jacques Chirac à la Mairie de Paris en 1977: à lui le Trou, au Président les premiers Grands Projets (Gare d'Orsay, La Villette, l'IMA).

Chirac revendique un Trou où l'on sentira la frite populaire sous les parapluies de verre et d'acier de l'architecte Jean Willerval. Giscard veut du buis, des parterres fleuris et des façades monumentales. Le Maire Chirac congédie Bofill qui se repliera à Saint-Quentin en Yvelines, à Marne-la-Vallée puis à Montpellier.

Mais ces querelles entre néo-classiques et néo-ruraux ne stopperont pas la construction de toute une série de projets singuliers dans les villes nouvelles.

Les deux termes qui reviennent constamment à la fin de cette décennie 70, dans les écoles d'architecture, dans les débats et dans les revues AMC et AA, étaient: Formes Urbaines, puis Pièce Urbaine. L'étudiant de cette époque qui entendait ces mots se posait inévitablement certaines questions: la forme architecturale est-elle transposable à l'échelle de la ville? Une pièce urbaine se confond-t-elle avec la notion de "room" de Louis Kahn? Est-ce un vide, une place à l'italienne comme celle de Sienne ou comme la Cour Carrée du Louvre?

Ces questionnements traverseront toute la décennie 70.

•

L'arrivée au pouvoir des trois principaux partis de gauche en 1981 marque tous les esprits, y compris ceux des architectes. Plusieurs décisions prises au plus haut niveau modifient la pratique du projet et l'exercice du métier: mise en oeuvre de plusieurs grands projets inscrits dans le programme présidentiel de François Mitterrand, lois de décentralisation, ouverture de la commande publique aux jeunes qui s'affichent désormais ouvertement comme créateurs démiurgiques architectes, réglementation de la profession et de l'enseignement de l'architecture transférée au ministère de l'Équipement. La désignation d'architectes étrangers pour plusieurs grands projets (Pei pour le Louvre, Spretkelsen pour la Grande Arche, Ott pour l'Opéra Bastille) est contrebalancée par celle de Chemetov pour le Ministère des Finances et par le lancement en dix ans d'une quarantaine d'opérations culturelles dans toutes les régions françaises. Ces concours d'architecture irradiant les architectes d'une nouvelle aura: adoués par un roi républicain. Nombre de professionnels s'investissent dans les concours, y compris dans des petits projets aux budgets serrés. Plusieurs types de programmes jusqu'alors considérés comme strictement fonctionnels et techniques entrent également dans le champ de la recherche architecturale: hôpitaux, prisons, collèges et lycées.

Ce que l'on qualifie "d'Ecole Ciriani" voit un nombre important de ses anciens étudiants arriver sur le devant de la scène: lauréats du PAN (Programme Architecture Nouvelle), lauréats des Albums de la Jeune Architecture, jeunes lauréats de concours publics permettant d'accéder à la construction de projets jusque-là jugés théoriques ou trop abstraits. Souvent, l'architecture de ces projets est blanche et semble être clonée à partir des fameuses villas blanches corbuséennes des années 20 et 30. Ce style néo-moderne trouve aussi son explication dans une réaction radicale face au post-modernisme venu d'outre-atlantique, fait de fausses pierres et de colonnes gréco-romaines en carton mou. Progressivement cette écriture blanche et abstraite va dominer la commande publique, notamment pour les programmes scolaires et universitaires, les logements collectifs. Les programmes plus culturels et plus signifiants pour les pouvoirs institutionnels de l'Etat et des Régions seront eux bâtis avec des registres constructifs plus sophistiqués: acier, verre, câbles, résines, tôles et harnachements dérivés de machines high-tech. Les architectes qui ont fait 68, ceux nés dans la décennie des années 40, sont bien préparés pour aborder les différentes strates du pouvoir qui décide de l'attribution des marchés publics: villes, départements, ministères, offices hlm, bureaux d'études, jurys. Les discours dominants des architectes ne sont plus techniques mais socio-politiques. La parole autour d'un projet est parfois le roman fictionnel d'un monde meilleur à-venir. Nombre d'architectes, y compris ceux nés dans les années 50, y croient et endossent l'habit des chevaliers des nouvelles croisades. Il convient d'être généreux, tout le temps et partout. Donner plus avec moins. Offrir de grands et beaux espaces pour tous. Faire architecture de tout bois. Beaucoup d'architectes défendent l'idée que l'architecture se doit d'exister partout. Le pays va se sur-équiper dans tous les secteurs offerts au BTP: autoroutes, routes, tgv, gares, hôtels de régions, hôtels de départements, universités, lycées, collèges, écoles, musées, palais de justice, hôpitaux. Parce qu'elle n'était pas véritablement fondée sur le projet de société initialement annoncé, cette décennie d'euphorie constructive artificielle ne durera pas.

•

Informatique, PC, logiciels, d'abord en 2D puis en 3D, commencent à inonder le marché au début des années 90. Les premiers Mac de Apple, commercialisés au milieu des années 80, deviennent puissants et conviviaux. Dans les salons d'exposition les architectes se voient proposer des tables numériques digitales dont les crayons optiques seront censés remplacer notre main et notre feutre noir. Il est aussi question de quantifier et de chiffrer le coût d'un projet dès son esquisse.

Le dessin d'architecture entre dans le monde de l'infiniment petit jusque là réservé aux chercheurs en biologie et en physique nucléaire. Le couplage entre logiciels de dessin et découpe laser permet aux maquettistes de proposer une échelle de détails jamais atteinte. Certains projets, tant dans leur dessin que par leur maquette, deviennent aussi sophistiqués que des mécanismes précieux.

Ces nouveaux outils ont-ils précédé et modifié le processus de conception du projet architectural? L'esprit des architectes était-il alors décalé, à la traîne face à ces nouveaux instruments de travail?

Plusieurs projets, bâtis ou non, peuvent nous éclairer en partie sur ces années de révolution de la profession et l'apparition d'un nouveau champ lexical.

Deux bâtiments parisiens marqueront le grand public et la profession: l'Institut du Monde Arabe et la Bibliothèque de France.

Ils sont tous deux lisses, monovalents, abstraits. Ils rompent délibérément avec les vocabulaires formels et techniques jusqu'alors employés. Leur complexité se concentre sur la façade devenue peau. Leur forme se réduit au tracé du parcellaire. La lumière y est uniforme et constante, affranchie des ombres jadis imposées par le soleil.

Les techniques de pointe utilisées (découpes chimiques de l'aluminium, sérigraphies des plans de verre, joints d'étanchéité collés) sont la traduction matérielle stricte d'une démarche minimaliste revisitée à partir des oeuvres d'art contemporain des années 60 et 70 (Donald Judd, Carl André, Richard Serra).

Les grands projets présidentiels des années 80 avaient replacé les architectes dans un rôle démiurgique de création ex-nihilo: ils sont maintenant devenus artistes.

Si les architectes les plus en pointe s'immergent avec jouissance dans le monde de la mode (design, haute-couture, communication, vidéos, cinéma, télévision,...) l'architecture n'abandonne pas pour autant le champ de son autonomie disciplinaire qui a fondé sa complexité et sa richesse culturelle depuis la Renaissance.

Certes, tout au long du Mouvement Moderne, en Europe comme en Russie, les architectes travaillaient avec et dans l'abstraction. Le désir de ressouder toutes les formes éparées de la création (peinture, sculpture, graphisme, théâtre, cinéma, littérature, poésie) était bien réel, comme aux temps des périodes classiques et néo-classiques. Mais si les langages se dépouillaient des lourds oripeaux du passé c'était au service de messages radicaux et sociaux universalistes. La société occidentale était en projet et avait encore besoin de projets. L'abstraction minimaliste de l'architecture des années 90 semble peu se préoccuper de l'avenir du monde riche. Elle le glorifie. Elle semble nous dire que nous habiteront bientôt partout et nulle part. Que les lieux froids et glacés contenus dans tous ces prismes de verre sont désormais des igloos chics suspendus en dehors du temps. Pourtant, quelques rares architectes explorent et défrichent les nouveaux modes de projection offerts par l'outil numérique: formes complexes et végétales, coupes en 3 dimensions, foyers spatiaux en a-pesanteur, pré-visualisation du chantier et de sa planification. Transposer en numérique la cosa mentale du projet avec le vocabulaire architectural d'avant serait une hérésie. Mais proposer de nouvelles formes et de nouveaux espaces de lumière avec nos nouvelles machines est notre travail et notre joie, celle du génie de l'esprit humain.

•

Depuis l'architecte Imhotep (son nom signifiait "celui qui vient en paix"), l'entrée dans un nouveau millénaire s'est produite cinq fois. Beaucoup de superstitions s'accordent sur le caractère magique de ces passages, mystérieux ou mystique. En Europe, tout nous était promis: paix assurée, continent unifié, Mur tombé, blocs abattus, démocratie acquise, avènement des idéaux libertaires initiés en Californie tout au long des années 60. Pour nous, le nouveau symbole aura été l'euro monétaire. On a vite vu: baguette de pain à 4,19 francs en 2000 puis 6,56 en 2020. Coût moyen de construction de 1 M2 de logement en 2000: 1000 euros, 2000 en 2020. Parallèlement la dette publique de la France, "au sens de Maastricht", passait en 20 ans de 60% à 110% de son PIB. Dans le même temps, la part de l'industrie manufacturière dans l'ensemble de notre économie était divisée par deux. Nous devons avancer à marche forcée sur ce chemin sacrificiel, en serrant les dents, parce qu'il y allait de l'accomplissement du projet des Lumières éclairant la planète-monde.

Francis Fukuyama annonçait que la fin des dictatures laisseraient place à la démocratie libérale et à une économie de marché libérée et sans entraves. Mais, lorsque une ou plusieurs idéologies disparaissent, d'autres naissent ou renaissent. Nous souffrons, certes, mais dans les plaisirs incessants raillés par Philippe Muray avec son Homo Festivus: consommer, jouir, dépenser, gaspiller, détruire la Nature. La fête occidentale a été troublée 7 ans après l'entrée dans le millénaire par la grande crise immobilière nord-américaine, vite exportée en Europe. Première alerte. Re-endettement, re-planche à euros et à dollars, re-emprunts d'états, re-chômage. La machine repart mais cette fois-ci en pointillé.

Chacun comprend bien que le sursaut occidental ne trompera plus personne. Les forces sont ailleurs, en Chine, en Inde, en Afrique. Ici, les architectes se débattent dans une noyade lente: faire la planche, les yeux tournés vers des ciels plus cléments. Ils commencent alors à se tourner vers de nouveaux prophètes: les écologistes rousseauistes. La machine d'Etat, toujours avide de légiférer, le comprend bien et produit de nouvelles normes en codifiant les dépenses d'énergie et en labellisant nos environnements. L'architecte est désormais supposé ignorant du monde: on va lui réapprendre où se lève le soleil, d'où vient le vent, comment coule l'eau, ce qu'est la terre. C'était oublier que depuis le Mouvement Moderne les architectes européens, lorsqu'ils le veulent, savent proposer et répondre si on les laisse travailler. Ils n'ont pas besoin de matériaux luxueux, de machines dispendieuses, de technologies issues de l'aéronautique. Ils transposent et synthétisent pour trouver les bonnes solutions constructives à mettre en oeuvre sur les chantiers. Leurs premiers outils sont depuis toujours le soleil, l'air et la terre; leurs instruments l'oeil, la main et le dessin.

Mais il y a cette permanente obsession de l'évanescence, du très fin, de l'immatérialité de la paroi qui ne doit plus être un seuil et une limite. Ce jeu langagier permettrait de dépasser le fonctionnalisme trop réducteur de la modernité pour n'en retenir qu'un projet de ré-écriture du monde, sans symboles ni figures. La porte d'entrée dans ce cinquième millénaire serait à double-battant et il nous faudrait choisir entre une immersion dans un futur bien documenté par le cinéma et la fiction littéraire, ou opérer un retour en arrière pour détecter quelles erreurs ont été commises au tout début du grand saccage commencé dès la première révolution industrielle anglaise. Si les architectes donnent aujourd'hui le sentiment que leur coeur balance, et tangué, l'acte de construire reste malgré tout une succession de choix pour faire naître et renaître le monde visible.

•

"La terre, elle, ne ment pas" affirmaient les affiches nauséabondes imprimées en 1940 par le gouvernement du Maréchal Pétain. Depuis, il est délicat de se référer au local, au monde paysan et à toutes les formes de régionalisme. Jusqu'aux années 2000, être ancré dans la terre, se référer à la nature, c'était être anti-moderne. Nous devons aimer la ville et son agitation, vénérer l'espace ouvert et sans frontière, adorer le multiculturalisme du village global. La communauté planétaire était une, unie et tournée vers un seul idéal, celui d'une économie fondée sur la croissance et le partage des richesses. Et effectivement les chiffres officiels confirment une forte diminution de la pauvreté tout au long du XXe siècle. Les architectes, pour la plupart, cultivent ce credo et acceptent de dé-contextualiser leurs projets: l'architecture de style international pronée un siècle plus tôt par le mouvement moderne devient véritablement a-située, passe-partout et sans ancrage. Pourtant, depuis une vingtaine d'années, une fraction non-négligeable des architectes européens commence à rompre avec la frénésie productiviste dominante. A leur manière, ils se tournent vers les différents mouvements écologistes qui pèsent de plus en plus dans les rapports de forces politiques et électoraux. D'abord nés dans les grandes villes, ces mouvements irriguent petit à petit les régions que l'on nommera désormais territoires. Le territoire, lui, ment-il? Déglobaliser passerait par un retour au local. Ré-industrialiser aussi car nous n'allons pas tous redevenir agriculteurs ou apiculteurs. Il y a aussi une anti-modernité assumée chez les partisans du retour aux sources pures de la campagne. Charles Péguy déjà, en 1908 dans sa Deuxième Elégie, attaquait violemment le monde moderne, et accusait ses contemporains d'avoir délaissé le travail manuel de la pierre et du bois au profit du fer, une matière putain (...) qui ne résiste que pour la frime. Les défenseurs d'aujourd'hui du bio-sourcé, du produire local et des tracabilités courtes ne disent pas autre chose. Mais une préoccupation supplémentaire s'est greffée sur la critique ininterrompue de nos sociétés post-industrielles: la menace de destruction du monde vivant. Défini à sa création en 1866 comme la science de l'habitat, le terme écologie a ensuite englobé l'étude des êtres vivants dans leur milieu, puis les rapports entre l'activité d'une espèce et son environnement. Etre écologiste est ainsi devenu évident puisqu'il s'agirait de préserver toutes les espèces et, singulièrement, l'espèce humaine devenue sujet et objet, victime et prédatrice. Pour autant, un architecte lucide et responsable est-il obligatoirement écologiste? S'il veut être dans l'air du temps, à la mode: oui. Mais il lui faut, dans cette hypothèse, redéfinir son champ disciplinaire spécifique, même si celui-ci est de moins en moins autonome. Dans son Essai sur l'Architecture de 1755 l'Abbé Laugier affirmait que la nature permet un parfait équilibre entre les désirs de l'homme et les ressources dont il dispose. Il peut construire sa cabane à partir de quelques branches abattues dans la forêt primitive. Ses détracteurs de toujours eux prônent la construction d'un récit avec leurs goûts, leurs styles, des symboles et des formalismes cultivés. L'enjeu actuel de beaucoup de tentatives de renouer avec une architecture sobre et économe en énergie deviendra probablement une préoccupation majeure. Pour qu'ils soient signifiants, les récits conçus et construits seront interprétés soit comme une régression rousseauiste, soit comme un dépassement de la condition humaine aujourd'hui cadennassée dans sa prison post-moderne. Vittorio Gregotti pointait déjà (Le Territoire de l'Architecture - 1966) la nécessité de réviser le concept de nature comme valeur, tel qu'il s'est constitué dans la tradition de l'architecture moderne. Pour les architectes l'objet des projets d'aujourd'hui est très certainement de redéfinir, mais avec les outils propres à l'histoire de leur discipline, ce concept de Nature.

•

Les confins sont l'extrême limite d'un territoire, mais aussi la frontière qui le sépare du territoire qui le jouxte. La maladie à coronavirus nous a ôté le droit à l'espace illimité offert par la sphéricité de la Terre, démontrée déjà par Pythagore et Aristote, avant que Colomb ne l'expérimente dans son voyage de 1492. L'espace est désormais fini, ou plus exactement il le redevient, dans nos pensées et dans nos actes.

L'espace architectural et urbain occidental l'avait été durant pratiquement deux mille ans. Du hameau entouré de parcelles agricoles au bourg commerçant centré autour de son église et de son marché, l'espace dessiné par l'homme était très identifié et mesuré, à l'échelle de sa communauté. La première révolution industrielle anglaise scarifiera les paysages avec des lignes de fer comme autant de chemins consacrés à la vitesse. On veut alors atteindre tous les confins possibles, et vite. Pendant deux siècles, les villes concentreront et déracineront les paysans devenus main-d'oeuvre, mangée par les machines, les mines et les usines. A l'échelle du monde, à partir des années 50, aucun continent n'échappera à l'urbanisation générale, encore plus violente en Afrique et en Chine où elle se fera à la vitesse incontrôlée de la mondialisation économique. Pour nous, les limites de l'hexagone se sont d'abord déplacées jusqu'aux extrémités orientales de l'Europe, puis vers celles de l'Asie, pour ne plus avoir ni bornes ni frontières.

Ce nouvel espace géographique amorphe a projeté nombre d'architectes dans l'illusion d'un monde homogène, affranchi des usages matériels et culturels. Contre toute attente, l'entrée dans la décennie des années 2020 s'est heurtée à un phénomène aussi soudain que violent: un confinement sanitaire mondial causé par l'impéritie de la gouvernance chinoise. L'espace s'est soudainement rétréci et figé. Ce coup d'arrêt pourrait, à priori, favoriser le repli sur le local, tant en terme d'espace qu'en terme culturel. Le renversement serait alors régressif et générateur de nostalgies passéistes et oublieuses des territoires jusqu'alors explorés.

Bien souvent, parce qu'ils sont affranchis des discours politiques et sociologiques dominants, les poètes nous montrent les voies les plus ouvertes. Edouard Glissant a le premier remplacé mondialisation par mondialité. Il a aussi préféré parler de Tout-Monde plutôt que de Tout-Empire. Sa pensée, et ses mots comme rhizome, tourbillon et archipelisation, ouvrent des perspectives fortes pour fabriquer autre chose que le modèle du village global et de son nivellement par le bas. Confrontés à l'effondrement de l'harmonie des deux mondes de formes dans lesquels ils travaillent (les formes créées dans la nature et les formes inventées par l'architecture) les architectes sont, comme ils ne devraient jamais l'oublier, des poètes agissants. Comme les poètes, ils sont à la fois solitaires et solidaires.

Bien évidemment, et c'est l'un de leurs traits de caractère, les architectes sont mécontents du monde tel qu'il va, ils veulent le changer, à petite échelle ou par de grands projets. Certains d'entre eux estiment pouvoir changer la ville, changer la vie, et maintenant changer la planète, en abandonnant la sociologie pour l'écologie. Pourquoi pas...Renverser la table et mettre fin à l'anthropocène? Se dépouiller, adopter une ascèse comme celle codifiée dans Vie et Règle de Saint-Benoît? Parvenir à l'A-corporalité proposée comme chemin de vie par Saint-Augustin?

Mais est-ce bien le rôle de l'architecte que de se donner en exemple, en citoyen modèle, pour mieux culpabiliser le corps social et y afficher toutes ses vertus? Ses projets parlent pour lui, l'incarnent, se subsistent à lui si ils installent le silence et la lumière dans l'espace. Devant l'oeuvre, devant ses oeuvres, aussi petites soient-elles, on s'efface. On peut aussi, dans le même temps, murmurer que le Tout-monde, aujourd'hui questionné par les timides prémices de sa déglobalisation, se transformera en une myriade d'îles libérées des fracas inhérents à toute concentration urbaine. Qu'un nouvel âge d'or s'ouvrira. Que naîtra une architecture insoupçonnée. Une architecture de volumes libres, ouverts, lumineux et joyeux.